

que je renonce à vous décrire. Mais, quand cette femme sauta au cou de son mari comme s'il échappait d'un naufrage, tout cela pour une demi-heure de retard, je me crus dans un palais. Cependant la pauvre Maggie ressemblait d'assez loin, je suppose, à mademoiselle Montdauphin. Quand je revis l'Hermitage, deux jours après, mon château me parut la pire des chaumières, parce que personne ne m'y attendait. Je suis ridicule, n'est-ce pas ?

—Non, répondit Alain ; mais, malgré l'âge de nous deux, c'est moi qui suis le moins jeune.

Maurice tira sa montre. Il avait oublié l'heure, chose qui arrivait rarement.

—Je vous laisse à vos bagages, dit-il à son cousin, et je vais prendre des mesures pour votre départ. Cette fois, soyez tranquille, vos malles ne seront pas en retard.

## IX

Le voyageur était en route pour New-York. Maurice avait retrouvé la solitude, mais il ne devait plus retrouver la tranquillité de son esprit. Tout d'abord, il sentit les crispations déplaisantes du spectateur qui, voyant le premier rôle mal tenu dans une jolie pièce, ne peut s'empêcher de dire en lui-même :

—Combien je l'aurais mieux joué !

Tantôt, quand il songeait aux défaillances d'Alain, il se reprochait de ne les avoir pas assez combattues, et de n'avoir pas plus encouragé les bons instincts de son hôte. Tantôt il riait de lui-même pour avoir pris au sérieux, par moments, cette nature incapable de sacrifice et de lutte. Quant à Simone de Montdauphin, il n'y pensait que pour la plaindre, et aussi pour l'admirer, ce qui était de l'admiration de confiance, vu le peu qu'il savait de cette intéressante personne. Il s'étonnait de l'excessive réserve que mettait Lavaudieu à parler d'elle, ne comprenant pas que cette réserve était de l'embarras. Mais, réduit à juger l'inconnue d'après son imagination, il en faisait un type rare, non seulement de beauté, mais aussi de tendresse, de fidélité et de courage. Ainsi donc, elle existait, la femme assez aimante pour abandonner des douceurs de la patrie, pour suivre son mari dans ce désert presque sauvage !

S'il avait conservé l'énergie suffisante pour consacrer à ses devoirs la même dose d'activité et d'intelligence, on doit avouer qu'il n'y apportait plus autant de bonne humeur. Lorsqu'il était venu à l'Hermitage, il avait fait avec sa propre volonté un pacte d'une dizaine d'années, au bout desquelles il s'était juré d'être riche ou d'être mort à la peine. Jusque là, dans l'impossibilité du présent, dans l'incertitude de l'avenir, c'était du temps perdu que de rêver à la suprême joie d'un foyer et d'une famille. De fait, avant l'arrivée d'Alain, il pensait peut-être au mariage deux fois par an, et encore il y pensait de la même façon que le cavalier sabrant sur le terrain pense au bivouac, c'est à-dire comme à une chose impraticable à l'heure actuelle et, finalement, douteuse.

En voyant paraître chez lui ce cousin qui parlait, ainsi que d'une chose toute naturelle, d'amener une jeune et charmante femme dans la Prairie, Cléguérec fit ses réflexions et se demanda s'il n'avait pas été trop modeste dans ses rêves. À partir de ce jour, Robinson trouva son île plus déserte ; il n'y dormit plus aussi bien. Mais, au contraire de l'autre, ce qui troublait son sommeil était précisément qu'il ne découvrait aucune empreinte de pas. Et cependant Vendredi n'allait pas tarder à paraître !

Un jour, Maurice déjeunait, servi par Rabat dont, moins par curiosité que par humanité, il tolérait le bavardage. Il faut dire que le matelot parlait, comme les perruches, par besoin, et n'exigeait pas davantage qu'on prit la peine de l'écouter. Aussi bien les sujets intéressants étaient rares. Le séjour du jeune vicomte et son départ brusque étaient épuisés. D'ailleurs Alain, malgré de généreuses étrennes, laissait une impression fâcheuse dans l'esprit de Rabat.

—Je ne me permettrai pas de juger les amis de monsieur,

disait-il, mais le vicomte ne me revenait pas. Il avait des fréquentations ! À partir du moment où j'ai su qu'il causait avec la Prussienne, j'ai été fixé sur ce qu'il vaut. Monsieur cause parfois avec le père, c'est vrai ; mais monsieur y est obligé. Ce n'est pas monsieur qui se laisserait enjôler par nos espions !

Depuis longtemps Maurice n'essayait plus de discuter ce point spécial avec Rabat. Il était admis que le baron d'Oberkorn était venu en Amérique tout exprès pour renseigner Bismarck sur les agissements des deux Français dans la Prairie.

Ce jour-là, contrairement à ses habitudes, le matelot dit quelque chose qui ressemblait à une question :

—Monsieur, nous n'avons pas dans la pharmacie le remède contre la fluxion de poitrine ?

Pour cet heureux mortel, qui n'avait jamais eu besoin d'une tisane, chaque maladie répondait à un remède fixe et attitré, liquide ou solide. L'art du médecin consistait à faire usage à propos de ces fioles ou de ces poudres, de même que l'art du marin consiste à raidir ou à mollir, selon le vent, les manœuvres qui commandent chaque vergue et chaque voile. Quant à ce qu'il nommait "la pharmacie" de l'Hermitage, c'était un tiroir contenant quelques doses de quinine, de rhubarbe et de laudanum, plus du sparadrap pour les coupures et un flacon d'eau-de-vie camphrée pour les entorses.

Cléguérec, à ces mots de fluxion de poitrine, sortit de sa distraction et demanda :

—Est-ce un de nos gens qui est malade ?

—Non, monsieur, Dieu merci. Je pense que c'est simplement mademoiselle d'Oberkorn. Son père est venu ce matin.

—Le baron d'Oberkorn est venu chez moi ?

—Oh ! monsieur, il n'est pas entré, dit fièrement le matelot, qui se méprenait à l'exclamation de son maître.

—Et il a demandé?...

—Avec ça qu'on le comprend quand il parle, le Prussien ! J'ai attrapé quelques mots : fluxion de poitrine... remède... bien malade... pauvre enfant ! Croiriez-vous qu'il pleurait, monsieur ? Un homme qui pleure !...

—Vous n'avez jamais pleuré, Rabat ? fit Cléguérec en quittant vivement la table.

—Si, monsieur, quand Courbet est mort. Mais c'était mon amiral !

Maurice avait déjà pris le pas de course. Un quart d'heure après, il entra à la Maison-Grise pour la première fois de sa vie, car ses entrevues avec son voisin, toujours amenées par des questions d'affaires, avaient lieu soit dans le bureau de la sucrerie, soit au marché de Wabigoon.

L'émigrante allemande qui servait de bonne à tout faire l'introduisit, sans une interrogation, dans la petite chambre d'Irène. Pudeurs de vierge, haine de race, tout s'évanouissait déjà devant la commune ennemie. Le père était assis près de la couchette éblouissante de blancheur, dont les maigres nœuds bleus prenaient une apparence de luxe fou dans cette pauvreté. À cette heure, le Prussien n'osait plus pleurer. Tout en épiait la respiration entrecoupée de sa fille, il tâchait de conserver un air calme, qui serra le cœur de Maurice plus que n'aurait fait une explosion de sanglots.

Au bruit de la porte, Irène ouvrit les paupières. Elle reconnut le visiteur, parut frappée de surprise, puis laissa un éclair de joie briller dans ses yeux qu'elle referma aussitôt.

—Mon Dieu ! je suis donc bien malade ! murmura-t-elle en allemand.

Cléguérec répondit en anglais, langue qu'il employait toujours pour parler au baron :

—Mademoiselle, vous n'êtes pas bien malade. Mais il ne faut pas que vous le deveniez. Je viens mettre à la disposition de monsieur votre père. Que dit le médecin ?

—Nous ne l'avons pas encore vu, balbutia M. d'Oberkorn. Wabigoon est si loin ! Je n'ose pas quitter ma fille et je n'ai personne sous la main pour faire la course.

Cléguérec ne pouvait détacher ses yeux du visage d'Irène. Il croyait la voir pour la première fois et tombait de surprise en la découvrant si merveilleusement jolie. De fait, elle éblouit